Michel Dobry (dir.), *Le mythe de l'allergie française au fascisme,* Paris, Albin Michel, 2003, 463 p. ; Robert Soucy, *Fascismes français ? 1933-1939. Mouvements antidémocratiques,* traduit de l'anglais, Paris, Autrement, 2004, 474 p. ; Robert O. Paxton, *Le fascisme en action,* traduit de l'anglais, Paris, Éd. du Seuil, 2004, 437 p.

Qu'est-ce que le fascisme ? Cette salve éditoriale nous pose une même question. Un auteur la détourne ; un autre la croit superflue ; le dernier l'affronte avec brio, sans la clore.

Le politologue Michel Dobry titre l'ouvrage collectif qu'il dirige en prenant le contre-pied d'un article de Serge Berstein, « La France des années 1930 allergique au fascisme » (in *Vingtième siècle,* n° 2, 1984). Perpétuant une polémique insinuante, il entend rassembler les contestations contre les tenants présumés d'une « thèse immunitaire » : Serge Berstein, Pierre Milza, Michel Winock, Philippe Burrin, qui auraient, à l'école de René Rémond et à des degrés divers, minimisé l'importance du fascisme en France. Son ignorance des recherches récentes qui ont renouvelé la connaissance des droites françaises découle-t-elle d'une indifférence aux travaux des historiens ? A l'en croire, ils ne pensent pas leur objet. On regrettera qu'il les éclaire peu : malgré le titre bruyant, il faudrait « prendre son parti du flou du mot "fascisme" » ; toute définition restreindrait son *historicisation* : ce concept désigne là simplement l'étude des influences et connivences, et des événements qui ont ou non entravé leur aboutissement. Les auteurs critiqués n'ont pourtant pas négligé ce que l'un d'eux a appelé « le champ magnétique des fascismes ». Mais Dobry leur reproche de le restreindre en prenant discours et dénégations pour argent comptant au lieu de les passer au crible d'un soupçon méthodique. Le mode d'emploi qu'il en donne est influencé par Pierre Bourdieu : les différences ne sont que *positionnements,* entre opportunité et démarcation. Ce fil conducteur insuffle son unité à des chapitres souvent discursifs. Seul Robert Paxton reste en retrait, esquissant la problématique de son nouveau livre. Sa contribution a une fonction de prestige, comme celle, plus impliquée, de Zeev Sternhell. Ce dernier replace le fascisme dans deux siècles d'une histoire qu'il fait remonter aux premières contestations des Lumières.

Que vaut la méthode de Dobry ? Appliquée à un enjeu affiché, elle semble moins un doute ouvert qu'un principe unilatéral. Une question est jugée « plus décisive » et martelée par la majorité des auteurs : celle des Croix-de-Feu et du Parti social français (PSF) de La Rocque qui en est la mutation politique après 1936. Le million d'adhérents du second en fait un test de l'hypothétique influence du fascisme, selon qu'il en était proche ou pas du tout. Sur ce sujet, Didier Leschi commet des inexactitudes. Il fait un long contresens sur une *sociabilité militaire* qu'il connaît mal, sème incongrûment des noms « notoires », inventant au passage un parrainage de La Rocque par Pétain. Cité comme référence par Dobry, il réduit tout choix politique en général et modéré en particulier à une tactique, et cherche un antirépublicanisme honteux dans des mots confus sollicités hors texte et contexte. En annexe, un document de janvier 1943 est amputé de ce qui conduirait à discuter cette lecture (entre autres, les développements que La Rocque titre « République nouvelle » et où il se défend d'un antiparlementarisme qui n'eut guère besoin de circonlocutions à cette date)... Mais que veut-on suggérer exactement quand le refus des définitions nous laisse dans le sous-entendu ?

Le volume de Soucy est le deuxième d'une revue, après *Fascisme français, 1924-1933* (PUF, 1989). Critiquant Sternhell, il ancre sans ambiguïté le fascisme à

droite, dans une lutte économique de classe, fut-elle sublimée en révolte contre la décadence. Qui plus est, il ne lui perçoit pas de frontière tranchée avec les droites classiques. Des trois mouvements désignés comme les fascismes majeurs de la période 1933-1939, la Solidarité française n'a eu qu'une existence météorique et le PPF de Doriot est traité surtout par compilation. En dehors de quelques écrivains, l'objet principal est donc encore le PSF. Sur ce parti, le plus éloigné du fascisme, le procès à charge est une caricature. Le moindre est son traitement dans un fourre-tout avec les Croix-de-Feu sous le sigle « CF-PSP », sans autre interrogation sur une mutation ni sur une différence de nature entre ligue et parti. A l'instar de Dobry, Soucy minimise comme tactique le recentrage du PSF contre le bloc hostile du PPF et des droites conservatrices : son parti pris souligne la méconnaissance des profondeurs du pays politique, les rapports au ministère de l'Intérieur, qu'il mythifie, ne remplaçant pas des sources directes. « Ce qu'il y avait d'hitlérien chez La Rocque... » donne le ton du reste : on ne peut redresser l'avalanche démonstrative des déformations – de faits, de textes et de perspective – dressant le tableau d'une milice antirépublicaine et d'un chef antisémite retenus par les seules circonstances. Soucy cite les mots « collaboration continentale » dans un livre de La Rocque de 1941 en ajoutant hors guillemets un « avec les Allemands » qui en viole délibérément le sens : la phrase et le chapitre où elle s'insère évoquent en fait une reconstruction d'après guerre, que le colonel envisageait en termes européens dès 1939. La litanie des erreurs factuelles souligne le manque d'une familiarité de première main avec l'objet PSF. Les travaux cités par l'auteur et tributaires de sa problématique y suppléent mal. Entre bien d'autres exemples, selon le Ph.D. de Samuel Goodfellow (*Fascisms in Interwar Alsace,* Northern Illinois University Press, 1999), le PSF aurait apposé à Mulhouse des affiches accusant les Juifs de crimes fantasmatiques lors de la campagne électorale de 1936 (trois mois avant sa création...). On s'étonne de l'absence de discernement entre cette démonologie et le discours authentifiable du PSF alsacien, certes non indemne d'antisémitisme malgré la ferme répression de cette tendance par La Rocque ; mais l'intermédiaire a consulté les archives du Service d'Alsace et de Lorraine en ignorant les dossiers concernant ce parti. Les enjeux d'un débat historique méritaient un meilleur traitement.

Robert Paxton nous ramène à l'histoire en partant de la distinction de cinq étapes dans le fascisme pour faire la synthèse de sa diversité et de ses limites. Leur maîtrise repose sur une étude *fonctionnelle* en relation avec des lignes de force nationales en mouvement. Le protofascisme ne préjuge pas de la suite : il naît des insatisfactions d'un monde déjà démocratique, ce pourquoi l'auteur voit aux États-Unis les précurseurs des courants étudiés par Sternhell dans une France 1900. Vient ensuite un fascisme de masse. Ses terres d'élection furent des pays plongés dans une impasse politique, nationale ou sociale ; mais il ne put accéder au pouvoir, dans sa troisième phase limitée à l'Italie et à l'Allemagne, que par compromis avec les forces conservatrices. Son cours ultérieur en fut tendu entre ses clans et les corps institutionnels, avant une ultime radicalisation conclue dans l'entropie. Un tel Protée appelle les comparaisons : c'est aussi celle des complices, alliés, situations. Au contraire de Dobry, Paxton ne se dispense pas de les appuyer sur la définition de ce qu'on appelle le *minimum* fasciste. Il en tire des conclusions fermes, dont la différence de nature entre régimes fascistes et autoritaires, y compris Vichy – qui n'est pas exonéré de ses turpitudes pour autant. Il tranche moins en relativisant la notion du totalitarisme par crainte d' « interprétations conflictuelles », alors qu'elle désigne d'abord un principe radical et une méthode. Si leur paroxysme apparaît dans la dernière phase du fascisme, une violence extrême,

assumée dans l'idéologie, les annonce bien avant son arrivée au pouvoir. Elle est parfaitement soulignée dans les chapitres descriptifs de Paxton : ce trait cardinal aurait pu le rendre plus incisif, dans son essai bibliographique.

On est ramené aux limites de la méthode *comparative* de Dobry qui est sélective. Au contraire, Paxton décrit justement le PSF : mettant « l'accent sur la réconciliation nationale et la justice sociale... sous l'égide d'un dirigeant fort mais élu ». Il ajoute qu'une vague d'« adhésions enthousiastes ratifia ce virage vers le centre ». Est-ce fortuitement que viennent sous sa plume des mots rappelant les formules d'un de Gaulle, qui renvoyait droite et gauche dos à dos en prônant « un État juste et fort » ? On est loin des analogies que certains voudraient traquer dans un éventail fascisant quand elles sont souvent d'une universelle banalité.

Jean-Paul THOMAS.